

Leonardo Sinisgalli

L'odeur des hivers

traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf

Leonardo Sinisgalli (1908-1981). Poète italien, lié au groupe "hermétiste", ami de Mario Luzi, Umberto Saba, Eugenio Montale, Giuseppe Ungaretti et Salvatore Quasimodo. Son œuvre comprend entre autres *Campi Elisi* (1939), *Vidi le Muse* (1943), *Horror Vacui* (1945), *Quadernetto alla polvere* (1948), *La Vigna vecchia* (1956), *L'età della luna*(1962), *Fiumi come specchi* (1973), *Mosche in bottiglia* (1975), *Elegie* (1975)...

Les Nouveaux Champs-Élysées (1941)

LES LONGUES SOIRÉES

Les longues soirées, la braise que le père
attisait et la fumée amère de la pipe
brûlait les yeux, dégageait la gorge
irritée, et les histoires et la meute
des aïeux alignés sur la rive
de l'Agri, durs, avec leurs têtes carrées.
Qui frappait aux volets ? C'étaient les museaux
des chevaux, c'étaient les aïeuls dans les sacs
de toile cirée. (La neige sous les talons,
la nuit, le heurt sourd des portails fermés.)

DEUX FLAMMÈCHES

Vous avez laissé une étoile
obscur dans mes yeux,
l'odeur des hivers
entre les pages éteintes
de mes vieux cahiers.
J'ai vécu au cœur
de votre ciel ardent
et brûlé comme vous
ma vie pour rien.

MON PÈRE

Mon père qui es
sur la galerie après dîner
et sommeilles. Tu écoutes
le bruit de l'eau
qui du fût tombe dans les seaux.
Anna arrose la terre
des fuchsias maternels.
Puis de la main elle écarte
les moucherons de ton visage.

16 SEPTEMBRE 1943

Ma mère disait le 16 septembre
peu avant de mourir sur le coup de minuit
qu'une puce la piquait dans le dos
une puce lourde comme un cheval.
Une patte obscure l'oppressait sur le lit.
Ma mère devait transpirer pour résister,
et expirer sur le ventre, sans avoir trouvé la force
de dire une prière.
Les fleurs ont fané sur la galerie,
plus personne ne les a arrosées.
On a remis les fers aux poulains
et les jours se sont consumés.
La vilaine bête miaule encore
entre les fissures de la vieille maison.
Un soir du mois d'août
nous étions sur la terrasse
à regarder dans le ciel l'immense guêpier.
Le vent d'août qui détache la balle
de blé et enivre les batteurs
encapuchonnés sur les aires,
et fait briller les pelles sur la paille,
clarifiait à nos yeux l'espérance
d'une paix en nage. Mon père
s'endormait sur le banc
au souffle de cet air serein.
À moi qui fumais, ma mère disait :
« L'eau trouble » dit-elle « coule avant
l'eau pure, le fleuve
entraîne la vérité ».
Chaque soir dans les lézardes des murs naît
le chant de la bête indomptée.
Hibou ou belette, chouette ou fouine,
moitié mammifère, moitié oiseau,
elle extermine les poules, déchire les draps dans les caisses.
Ce n'est pas un chat, ce n'est pas un coq, c'est un démon
qui se cache dans les greniers,
qui recherche la fumée la pénombre les gravats,
et déteste les feuilles ;
l'animal lié aux plis des linges,
à l'odeur des morts.

Mon père était assis le matin
sur la pierre de l'âtre.
Les gens vont et viennent avec des bouteilles
cachées dans les châles chercher du vinaigre
pour combattre l'aphte.
Les femmes parlent de porcs
aux voisins, des porcs nettoyés comme des chiens
et engraisés sous les lits.
Les épidémies de bœufs de brebis de poules.
Ce sont les signes de la fin ?
Les femmes les énumèrent
qui se sont assises sur les fagots
autour du feu pour évoquer le souvenir de ma mère.

MOUCHES CANINES

Fido a les fesses grasses.
C'est un vieux chien d'église
qui s'assied sous l'autel.
Il a perdu le flair, il a les crocs branlants
et il ne se gratte plus avec le museau.
Une chatte lui fait peur,
mais il est là à la messe de requiem
pour les os de ma mère.
Il a allongé la tête entre les pattes,
il a rentré la langue : d'un coup
il gobe un moucheron qui l'ennuie.

J'ai vu les Muses (1945)

TU ÉTAIS DROITE ET HEUREUSE

Tu étais droite et heureuse
Sur la porte que le vent
Ouvrait à la campagne
Pétrie de lumière
Tu restais là immobile en plein jour,
Au temps des guêpes d'or
Quand au sureau
La moelle se fait tendre.
Alors on s'en allait pieds nus
Par les fossés, on mesurait l'ardeur
Du soleil aux empreintes
Laissées sur les pierres.

DÉCEMBRE À PORTA NUOVA

La froide soirée d'automne
Me recueille inerte dans ton coude.
Elle coule déserte sur les feuilles
Et me réveille au bruit des châtaignes
Qui tombent. Tout le bien
Qui me reste peut-être est dans cette heure
Calme qui se vérifie.
À ce virage qui se gonfle
D'eau parce que la rive le comprime.
Puis la douceur du retard brisée
Chaque chose décline avec plus de hâte
Et le souffle d'ombre qui me gèle le front
Ne me fait plus souffrir.
Sous le talus courbé
M'assaille le vent qui passe sous le pont.

CHAMPS-ÉLYSÉES

Au-delà de la douce province de l'Agri
Vous avez accosté aux rives de rêve,
Obscurs morts familiers,
Vos dépouilles ont donné la santé
Au vert des potagers.
Les champs de fève se sont étendus
De l'autre côté des barreaux :
Où brûla superbe l'âge des roses
Les chèvres broient la terre
Dans les jours de sécheresse.

À MON PÈRE

L'homme qui rentre seul
Tard le soir de la vigne
Remue les raves dans la vasque
Débouche du sentier le chapeau de paille
Maculé de vert-de-gris.
L'homme qui apporte ainsi du terreau
Frais sur ses souliers, l'odeur
De la fraîche soirée dans ses vêtements
S'arrête à une fontaine, parle
Avec le maraîcher qui arrache les fenouils.
C'est un homme, un petit homme
Que je regarde de loin.
C'est un point vivant à l'horizon.
Peut-être sa pupille
S'enflamme-t-elle ce soir
À côté du vivier
Où il s'essuie le front.

PEUT-ÊTRE CE SOUVENIR AUSSI EST-IL VAIN

Peut-être ce souvenir aussi est-il vain
Aussitôt ravivé par le sifflement
Du garçon qui disparaît
Derrière les remparts du bourg
Un matin de grésil.
Tu avais la tête bandée
Ange rouge querelleur,
Une tache rose humide de sang
Perçait sous la gaze.
Je t'ai perdu le long des parapets
Des remparts. À présent je ne vois
Que son ombre sur la neige
Et bleue, la lumière de tes jambes.

LE MÊME VAIN HALO

Le même vain halo de la robe
Rouge dans la fumée des brumes d'autrefois,
La même frayeur si entre les arbres pluvieux
Décembre me ramène à ce virage.
Tu ne viens pas. La peine n'est pas en retard.
Le long des remparts, une voix
M'appelle ou ta couleur qui brûle
Sous la pluie fine.

(La fleuriste

Propose ses églantines.)

Tu ne viens pas.

La peine n'est pas en retard
Et rend plus douce la félicité qui t'attend.
(Dans le ruissellement de la gouttière
Une voix bien-aimée...)

L'âge de la lune (1962)

PIERRE TOMBALE

Le cimetière
où je suis enterré
n'est pas un potager
ni un jardin.
C'est un endroit recueilli,
un mur.
Chaque bien est retranché,
chaque débit payé
et le nom sauvegardé.
Mon ami, mon frère
raconte-moi les jeux anciens,
la fumée, les vieux feux.
Retire en moi les images,
les rides, la suie,
les larmes, la rouille.
Ce cimetière où je suis
enterré
n'est pas un potager
ni un jardin.
C'est un royaume éteint, muet.
Ici l'amour est perdu.
Ici la fête est finie.

VIEILLES LARMES

Les vieux ont de vieilles larmes.
En plein midi
assis dans un recoin de la maison vide
ils éclatent en larmes.
Un désespoir infini
les saisit par surprise.
Ils portent à la bouche une tranche
sèche de poire, la pulpe
d'une figue cuite sur les tuiles.
Une gorgée d'eau aussi
peut apaiser une crise
et la visite d'un limaçon.

Le moineau et le lépreux (1970)

LA MACHINE INUTILE

Pour regarder de près
la pluie dense tomber
je me suis levé au petit matin.
J'ai rassemblé mes pensées,
je me suis enfermé dans mes draps.
La pluie revient après tant d'années
et le vent et les tempêtes.
J'ai ouvert en grand les fenêtres et la bourrasque
a renversé les mégots, a brisé
le fil de la machine suspendue.
Je n'ai jamais nourri enfant le dessein
de lier la pluie à mon destin.
Je n'ai pas sali la page
avec les larmes des choses.
Si une plainte est entrée par ricochet
c'est le son d'une ronce
entre les flammes, un dialogue
entre les insectes.

LES CARESSES DES ENFANTS

Quelqu'un se retourne les paupières
pour se donner de l'importance,
réussit à mettre dans le mille avec une carabine
chargée d'étope et de salive.
Il vise à distance d'un œil
et touche. Il porte dans la poche
un piment, il en détache
la pointe avec les dents, la crache
violemment sans être vu
à la face des gens.

TECHNIQUE

Le papier refuse les babioles
les subtilités les fastes
les poésies écrites de mémoire
écrites en songe écrites
à cheval.

LA MÉMOIRE FATIGUÉE

Je frappe à ma mémoire,
elle ne s'ouvre pas.
Il m'arrive de repasser.
Je me remets à divaguer.
J'enfile finalement huit lettres,
Escorial.
Mais j'ai dû traverser
un sonnet de Nerval
pour avoir la voie libre.

Mouches dans une bouteille (1975)

CHEZ MOI

Chez moi on parle
avec les mouches on vit
en compagnie des mouches
d'hiver et d'été
où est la mouche
comment va la mouche
la mouche a disparu
on crie quand elle revient.

Oubli (1978)

UN BEAU FEU

Un beau feu
est une poésie réussie.
On est incertain de l'issue.
On peut choisir du bois humide
et mal disposer les bûches.
C'est un hasard autre que le mérite
de mettre en place le dispositif qui détone
et maintienne longtemps la flamme
vivante.

LES FLEUVES COMME LES MIROIRS

Les fleuves comme les miroirs
communiquent entre eux.
Agri Olona Verde Aniene
se mêlent au Livenza,
mélangent les eaux
de mon existence.

JE VIENDRAI MOURIR

Où je devais vivre
je viendrai mourir parmi les ruisseaux
les vignes les pierres
en forme de marteau de cœur,
les pierres qu'on appelle « dynamiques »
parce qu'elles ont été polies
pendant des millénaires.

Comme un voleur (1979)

LA PAUVRETÉ

La pauvreté est
propreté.

Pas le moindre grain de
poussière,

ni poil de chat,

ni plume de
poule

sur le couvercle du pétrin.